

Goldberg, Michail A. et Mercer, John (1986) *The Myth of the North American City. Continentalism Challenged*. Vancouver, University of British Columbia Press, 308 p.

Antoine S. Bailly

Volume 30, numéro 81, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021821ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021821ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bailly, A. S. (1986). Compte rendu de [Goldberg, Michail A. et Mercer, John (1986) *The Myth of the North American City. Continentalism Challenged*. Vancouver, University of British Columbia Press, 308 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 30(81), 438–439. <https://doi.org/10.7202/021821ar>

Dans cette démonstration hautement abstraite mais fort attachante, *l'objet géographique* ressort comme un couple indissociable entre une information et un lieu. G. Nicolas-Obadia soutient la thèse suivante : *il existe un espace dont les propriétés permettent de dériver à la fois l'espace géométrique et l'espace géographique*. Du coup, l'espace géographique ne serait plus une restriction ou une extension de l'espace géométrique mais un espace particulier ayant les trois propriétés suivantes : 1) il y a non-réciprocité et non-linéarité des distances entre objets géographiques ; 2) la ligne droite n'est pas forcément la distance la plus courte entre deux objets géographiques ; 3) la somme spatiale géographique des parties dans un tout est une ultra-totalisation (logique tout/parties).

La réflexion, poursuivie tout au long du livre, est en quelque sorte le résultat d'une symbiose entre le praticien (l'auteur est aménagiste dans le canton de Vaud en Suisse) et le théoricien (épistémologue d'inspiration piagétienne). Elle constitue aussi un défi raisonnable fondé sur les découvertes de la métamathématique et de la métalogue contemporaines. Un axiome spatial, cela ne se démontre pas. On montre et on prouve que, dans le champ géographique où il est employé, on le comprend et on le justifie.

Bien qu'il s'agisse d'un texte au contenu apparemment ardu, l'auteur adopte un style accessible au grand public. Les 50 modèles logico-déductifs, l'index des 357 concepts et la bibliographie directe de 198 sources seront appréciés du lecteur. De même, on ne manquera pas de s'arrêter sur la dénonciation faite, par l'auteur, à propos de la contradiction dialectique dans laquelle sont enfermés les géographes. Malgré une contestation interne à cette communauté scientifique, le style syncrético-descriptif continue à s'imposer parce que, dans notre société, la forme littéraire permet de transporter sur le plan de l'écrit le type de relation quotidienne des hommes/femmes avec les biens en général et avec les autres humains assimilés à des marchandises.

André-Louis SANGUIN  
*Institut de géographie*  
*Université d'Angers*

GOLDBERG, Michail A. et MERCER, John (1986) *The Myth of the North American City. Continentalism Challenged*. Vancouver, University of British Columbia Press, 308 p.

Voici un thème que j'aurais aimé traiter ; et je ne pense pas être le seul, car combien d'entre nous à l'occasion de voyages aux États-Unis se sont interrogés sur les raisons de l'atmosphère différente dans les villes des États-Unis et du Canada ? Mais anesthésiés par des ouvrages traitant de la ville américaine de façon globale, nous n'abordions que superficiellement ce sujet à l'occasion de comparaisons ponctuelles ou d'études de cas. C'est le premier mérite d'un économiste, Michail Goldberg, et d'un géographe, John Mercer, que de mettre en cause le mythe de la ville nord-américaine, à travers leurs visions disciplinaires et culturelles différentes (l'un est originaire de Grande-Bretagne, l'autre des États-Unis).

Le deuxième mérite des auteurs est d'avoir explicitement choisi une perspective globale. Afin de replacer l'évolution urbaine dans le contexte de celle des sociétés canadiennes et étatsuniennes, ils effectuent, en effet, d'audacieuses comparaisons culturelles, ethniques, institutionnelles et économiques. Cela ne va naturellement pas sans risque de caricature à propos de l'identité de chacun des pays et de ses populations. Les Canadiens sont-ils moins doctrinaires que les Américains ? Les concepts de démocratie, de libre entreprise, d'individualisme sont-ils moins ancrés au Canada qu'aux États-Unis ? Les différences d'assimilation ethnique, de la mosaïque culturelle canadienne au « melting pot », sont plus évidentes, tout comme celles liées au rôle plus ou moins marqué des entreprises publiques, pour nous faire comprendre les évolutions divergentes de l'urbanisation. À travers quatre chapitres (2, 3, 4 et 5) les auteurs nous présentent ainsi, de manière générale et plus ou moins convaincante, les

contextes culturels, les structures sociales et démographiques, l'organisation des institutions économiques et politiques aux États-Unis et au Canada.

Les chapitres 6 et 7, liant la forme urbaine au contexte institutionnel et social des deux pays, analysent de façon détaillée et chiffrée, les différences de densité, de motorisation, le rôle des transports en commun, la place des résidents étrangers (de couleurs ou non), les migrations résidentielles périphériques, la criminalité, etc. Autant d'éléments hétérogènes qui permettent de conclure à la plus grande densité de population des villes canadiennes, moins touchées par le départ des couches sociales aisées vers la périphérie, moins marquées par la dégradation sociale, mieux équipées en infrastructures publiques et en transports en commun, que les villes des États-Unis. Un seul exemple suffit à illustrer ce contexte évolutif différent : alors qu'aux États-Unis en 1956 et 1962 les U.S. National Defense Interstate Highway Acts allaient générer la construction massive d'autoroutes (urbaines et non urbaines), au Canada les solutions à la crise des transports étaient plus variées ; à Toronto, système de transports publics (dont un métro) en même temps que réseau autoroutier ; à Vancouver, malgré quelques tentatives, refus du réseau autoroutier, pour privilégier des dessertes routières classiques et améliorer les transports publics.

Les causes de ces décisions différentes ne se trouvent-elles pas aussi dans la structure des gouvernements locaux ? À la fragmentation de l'administration locale aux États-Unis, on peut opposer les regroupements municipaux canadiens (chapitre 8) qui sont en mesure d'imposer leurs vues, surtout au niveau métropolitain.

Une analyse multivariée de ces différences, utilisant méthodes factorielles, de groupement et discriminantes, complète l'aspect quantitatif de l'ouvrage. Aucune variable à elle seule ne peut expliquer les variations dans l'évolution des villes tant elles sont complexes, mais quelques indicateurs sont particulièrement utiles pour décrire les processus en cause : le gradient de densité par exemple. Ainsi les auteurs peuvent-ils conclure que des phénomènes comme la transformation de la structure de l'emploi, la déconcentration, l'immigration et les relations intergouvernementales, en évoluant de manière différente dans les deux pays, ont entraîné la mise en place de deux systèmes de villes bien différents.

Complété par des index, une bibliographie détaillée, ce gros ouvrage (308 pages) est maniable, facile à lire. Pourtant les Québécois, comme tous les lecteurs francophones, éprouvent, tout au long de sa lecture, un sentiment de frustration. Les villes québécoises sont rarement analysées en détail. La clé de cette absence se trouve dans la bibliographie, où un seul auteur et titre francophone est mentionné ! À croire que les géographes et économistes québécois ne produisent rien d'intéressant... ou plutôt à croire dans l'incapacité des auteurs à lire leurs collègues francophones ! Oui, cette absence mutilé l'ouvrage : comment saisir le mythe de la ville canadienne sans intégrer la spécificité des villes du Québec ? Il existe suffisamment de travaux de qualité, en ce sens, pour ne pas les oublier. Comment aussi, et dans un autre domaine, saisir les différences urbaines sans analyser le vécu des citoyens ? Les méthodes et découvertes de la géographie des représentations sont ici peu utilisées. C'est dommage, car l'ouvrage aurait été nettement enrichi par un chapitre consacré au sens du lieu et du vécu urbain.

Au total un sujet passionnant, traité de manière soignée dans un ouvrage à lecture agréable ; par ailleurs on ne peut qu'apprécier la remise en cause du mythe de la ville américaine, à modèle unique. Mais pourquoi ne pas avoir intégré un chapitre sur l'espace vécu et n'avoir pas utilisé les travaux francophones sur les villes du Québec ? Ce sont des lacunes qui limitent les perspectives de l'ouvrage.

Antoine S. BAILLY  
*Département de géographie  
Université de Genève*